



De retour, le plouc se déplace désormais à trottinette

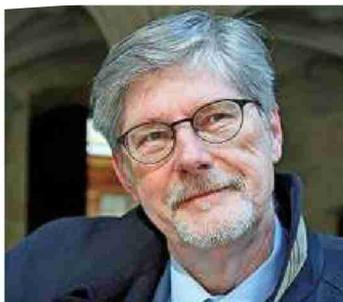
Essai Jean Romain et Stéphane Berney publient une réflexion à deux voix: «Ploukitudes». Ils y explorent les nouveaux territoires du plouc, qui s'est métamorphosé en enfilant les habits du XXIe siècle. Décapant.



Didier Martenet/illustration/Slatkine

«Le plouc ne combat pas, il ne remonte pas ses manches. Il s'indigne»

Stéphane Berney, journaliste



Christian Bonzon

«Le piouc est de toutes les modes c'est sa tenue de camouflage»

Jean Romain,
philosophe et écrivain

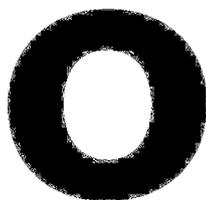


Selon les auteurs de «Ploutikude», le piouc d'aujourd'hui serait amateur de tapas, de Spritz, de cigarette électronique et de plaisirs enfantins comme le «Pokémon Go».



Michel Audétat

michel.audetat@lematindimanche.ch



n imaginait le plouc disparu avec l'euphorie des Trente Glorieuses; or le voilà qui ressuscite sous la plume de Jean Romain et de Stéphane Berney. Le premier est

philosophe, écrivain et député PLR au Grand Conseil de Genève. Le second, journaliste, est aussi amateur de poésie. Ils publient «Ploukitudes»: un livre à deux voix, de conversation cultivée, qui marque le retour du plouc en costume du XXI^e siècle.

À l'origine, soit à la fin du XIX^e siècle, le plouc était breton, bouseux et insupportablement rustre aux yeux du parisien. Il gardait sous ses semelles la terre des labours; il était un traînard dans la grande course au progrès qui vidait les campagnes et remplissait les villes. C'est encore ce sens que lui donne le romancier Mathias Enard dans «Rue des voleurs» (Actes Sud, 2012): «Les villes (...) nous apprivoisent; elles nous apprennent à bien nous tenir, elles nous font perdre, petit à petit, notre gangue d'étranger; elles nous arrachent notre écorce de plouc...» Traditionnellement, il fallait donc sortir de la «ploukitude» pour espérer la reconnaissance sociale.

Jean Romain et Stéphane Berney renversent la perspective. Leur plouc n'est pas un inadapté mais un suradapté. Il colle à son temps. Il se laisse étourdir par les nouvelles technologies. Il récuse tous les héritages. Il veut se sentir libre de toute dette, de toute entrave, de toute pesanteur. Loin de trahir son enracinement, comme le plouc de naguère, il se flatte d'être un déraciné, hors sol, ouvert à tous les vents de la modernité. Et il exaspère les auteurs de «Ploukitude» qui, tout en sondant les causes et les effets du phénomène, entendent aussi lui régler son compte.

Jean Romain est le plus raisonneur. Stéphane Berney est plus lyrique, plus digressif. Dans leur essai dialogué, ils se contredisent moins qu'ils ne s'appuient l'un sur l'autre pour relancer la réflexion, pour se compléter ou pour marquer telle ou telle nuance. Sur le diagnostic, ils sont d'accord:

la «ploukitude» serait la chose la mieux partagée sous nos latitudes. Les auteurs n'excluent d'ailleurs pas qu'il y en ait aussi en eux. À cet égard, la «ploukitude» pose à peu près le même problème que la bêtise dont Pierre Dac disait: «Le parfait crétin est celui qui se croit plus intelligent que tous ceux qui sont aussi bêtes que lui.»

Gold Card et «Pokémon Go»

Selon Jean Romain et Stéphane Berney, le plouc est repérable à l'œil nu. Il possède une Gold Card. Il fréquente des bars à tapas et des cocktails. Il boit du Spritz Aperol qu'il trouve moins guindé que le champagne. Il traite l'alimentation comme une question sanitaire. On peut le croiser dans les expositions d'art contemporain. Ou le voir passer à

trottinette. Il y a encore beaucoup d'enfance en lui. Il a aimé que «Pokémon Go» élargisse la taille de ses écrans aux dimensions du monde: le virtuel lui permet d'être comme le nouveau-né, qui coïncide avec ses désirs. Mais tout cela ne constitue qu'une photographie à un moment T: «Le plouc est de toutes les modes, dit Jean Romain, c'est sa tenue de camouflage.» Le ploukisme serait d'abord un conformisme.

Quand les auteurs lui prêtent l'oreille, ils entendent le plouc parler une novlangue cotonneuse, dissertant volontiers sur le «lâcher-prise», ou sur le «vivre-ensemble» qui ne prête pas à discussion: qui oserait se prononcer contre le «vivre-ensemble»? Le plouc signe parfois des pétitions mais ne se révolte pas, soutient Stéphane Berney: «Il ne combat pas, il ne remonte pas ses manches. Il s'indigne, il tousse, il enlève ses boutons de manchette...» On aura reconnu les «mutins de Panurge» que l'écrivain Philippe Muray raillait avec férocité.

Ploukitude et boboïtude

À bien des égards, le plouc de Jean Romain et de Stéphane Berney paraît se confondre avec ce qu'on appelle le bobo. Ils se ressemblent par leurs goûts et par l'indifférence à la contradiction qui leur permet de concilier sans gêne la langue du marché et celle de l'éthique, le week-end à Barcelone et le



souci écologique, les charmes de la vie de bohème et la quiétude garantie au bourgeois. Si la «ploukitude» se distingue de la «boboitude», c'est sans doute sur un plan plus philosophique que sociologique.

Au fond, leur plouc descend de Jean-Jacques Rousseau. Il partage avec le philosophe genevois l'idée selon laquelle l'homme étant naturellement bon, tout le mal serait du côté de la société qui le corrompt. Cela revient à dire que le mal n'existe pas, ou si peu. Il serait fondamentalement social ou politique, c'est-à-dire toujours susceptible d'être corrigé, redressé, éliminé. Ce rousseauisme fonderait chez le plouc une inclination dangereuse à promouvoir la tyrannie du Bien.

Peur de la finitude

Ce qui lui fait défaut, estime Jean Romain, c'est la force d'âme nécessaire pour regarder le mal en face: il ignorerait «ce sentiment tragique de la vie, que notre époque molle vise obstinément à nier à coups de niaiseries, afin de se masquer à elle-même le versant difficile du réel». Le plouc combattrait ainsi «la peur métaphysique de la finitude». Et il placerait désormais ses espoirs dans les promesses que le transhumanisme chuchote à son oreille.

Reste à savoir si ce plouc a une couleur politique. Stéphane Berney affirme que non: «Il ne penche ni à gauche ni à droite, il est sur tout l'échiquier.» Vraiment? Si le livre at-

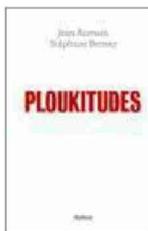
taque souvent la gauche, définie comme «le parti des dévots» (Jean Romain), ce n'est jamais le cas de la droite. On l'imagine plutôt voter socialiste ou vert, ce plouc dont les auteurs chargent lourdement la barque en le rendant, sinon responsable, du moins complice des maux de l'école, des dérives communautaires, des complaisances à l'égard de l'islamisme, du relativisme nuisant à la défense de nos valeurs, du déclin des traditions, du vide spirituel en Occident et de la vogue du Spritz Aperol qui sévit à l'heure apéritive. C'est beaucoup.

En lisant «Ploukitudes», on dirait parfois que les auteurs vivent en assiégés derrière leur nid de mitrailleuses, cernés de tous côtés par la multitude innombrable des ploucs. Ils exagèrent un peu leur solitude. Leurs idées ne sont pas aussi minoritaires qu'ils le disent: certaines d'entre elles se retrouvent notamment chez Alain Finkielkraut, Michel Onfray, Régis Debray ou Pascal Bruckner, qui les ont fait entrer dans le débat public.

Surtout, il n'est pas certain que le plouc contemporain pète la santé autant que Jean Romain et Stéphane Berney le supposent. S'il se définit par la crainte de déplaire, comme ils le soutiennent, il devrait se mettre à raser les murs: avec Donald Trump ou Marine Le Pen, le climat n'est pas favorable à ses rêveries multiculturelles. Mais si le plouc est un caméléon, comme ils l'affirment aussi, on peut compter sur lui pour s'adapter aux temps nouveaux. ●



Photos: Fotolia/Kryvinskyi igor - 123RF



À lire
«Ploukitudes», Jean Romain
et Stéphane Berney,
Slatkine, 171 p.